

BENJAMIN RABIER

GEDEON

DANS LA FORÊT



Librairie GARNIER Frères

Deuxième partie



Gédéon dans la forêt

Deuxième partie

Texte et illustrations de Benjamin Rabier

Adaptation réalisée par Marie-Laure Besson
et Dominique Richier



Gédéon reprit sa promenade.

Passant près de la maison du grainetier, il aperçut deux gros chats occupés à boire du lait dans deux grandes jattes.

Près de là un malheureux chat de gouttière, fort altéré, offrait sa mine piteuse et misérable.

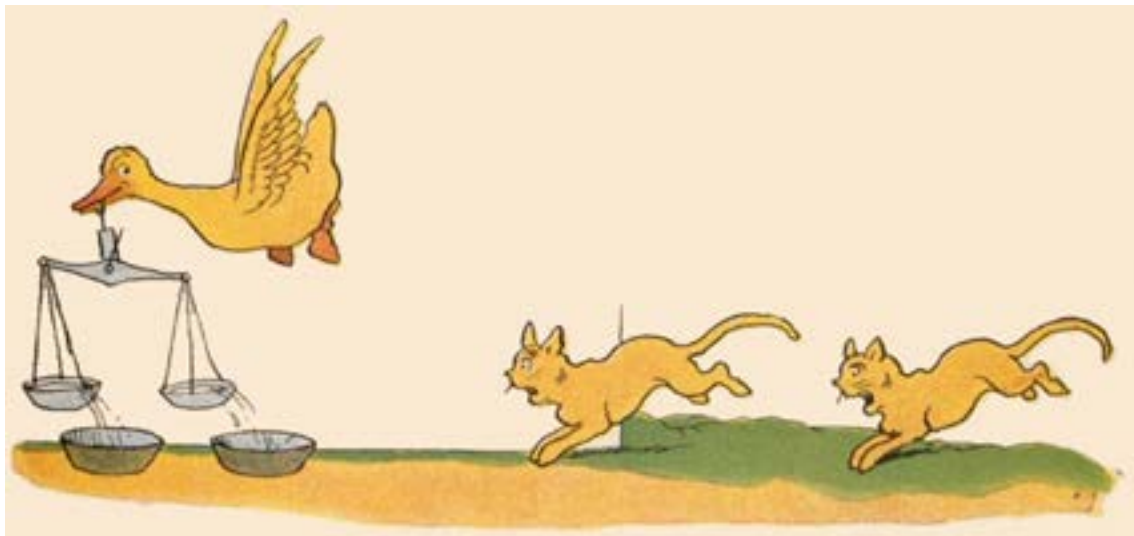


Il demanda aux chats du grainetier la charité d'un peu de lait.

Ceux-ci, furieux de tant d'audace, hérissèrent leur poil et sortirent leurs griffes.

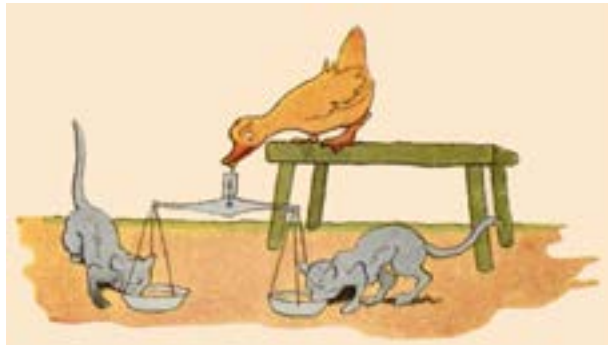
Le canard qui avait assisté à la scène fut écoeuré de tant de méchanceté.

Il résolut de punir les matous de leur mauvais cœur.



Le lendemain, il prit dans le grenier une balance à plateaux et, dès que le lait fut versé à l'intention des deux félins, il plongea les plateaux de la balance dans les jattes.

Il put ainsi remplir de lait ses plateaux et, tout heureux de cet exploit, Gédéon reprit son vol, emportant une importante pitance, tandis que les mauvais chats arrivaient un peu tard pour déjeuner.

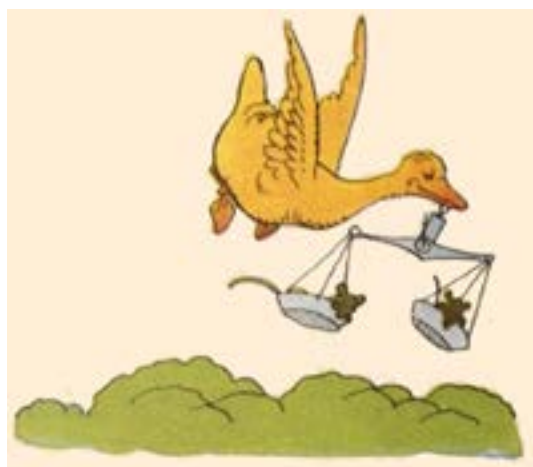


À tous les pauvres chats de gouttière qu'il rencontrait en chemin, Gédéon faisait un signe, et tous accouraient pour se délecter du précieux breuvage.

Quand les plateaux furent vides, il reprit la balance.



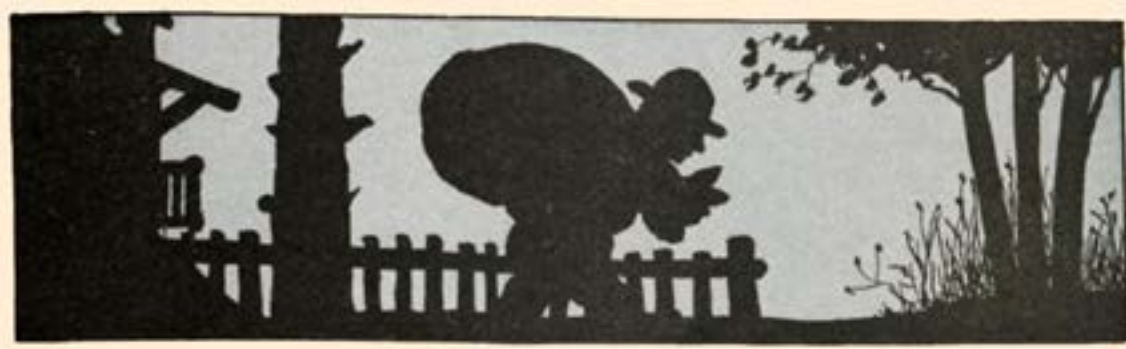
À ce moment précis passaient près de lui deux petites souris que poursuivaient les mauvais chats du grainetier.



Gédéon jeta sa balance devant les souris qui, vite, se réfugièrent dans les plateaux.

Il était temps... Gédéon put ainsi les élever de terre, en donnant un vigoureux coup d'aile et les soustraire ainsi à la voracité des deux matous.

Depuis quelques jours, le pays était terrorisé par les exploits nocturnes d'un voleur qui dévalisait les clapiers des fermes environnantes.



Gédéon résolut de trouver le voleur et de mettre un terme à ses méfaits.



Bandit redoutable, dénommé Crespin le Terrible, cet homme venait de dérober et d'entasser dans un sac douze beaux lapins appartenant à une pauvre femme du hameau, la mère Blanchon, comme on l'appelait.

De loin, Gédéon surveillait le bandit.

Tout à coup, il vit Crespin, dit le Terrible, se dissimuler derrière un arbre, enfouir dans quelque trou propice son fusil et sa ceinture garnie de cartouches, puis dissimuler le trou avec le sac aux lapins.

Et tout ce manège dans le but de soustraire ses armes aux yeux des gendarmes qu'il venait d'apercevoir à l'horizon.

Après avoir caché ses armes, Crespin s'était enfui dans les broussailles en attendant le départ des représentants de

l'autorité.

Gédéon mit aussitôt la taupe Noireaude au courant de ce qui venait de se passer.

Celle-ci dit à Gédéon :

« Laisse-moi le bandit, j'en fais mon affaire. »



Alors, creusant une galerie sous le sol du bois, elle arriva jusqu'au trou qui recelait la ceinture du mandarin et les cinquante cartouches qu'elle contenait.

Quand le passage souterrain fut achevé, Noireaude alla ramasser sur l'herbe un petit briquet automatique, perdu sur le chemin par quelque moissonneur, puis elle revint près des cartouches.

Noireaude alluma alors le briquet et communiqua le feu aux brindilles qui garnissaient le trou, puis elle s'enfuit à

toutes pattes.





Le feu gagna vite les cartouches....

Et une formidable explosion se produisit, crevant le sac qui bouchait le trou, et les douze lapins de la mère Blanchon, enfin délivrés, partirent pour une destination inconnue.



Le premier, nommé Aristide, tomba sur le dos d'une cigogne, qui le transporta à quelques kilomètres de là, pour le déposer, en fin de compte, au beau milieu d'un champ de serpolet.



Le deuxième, répondant au doux nom de Zéphirin, termina sa trajectoire aérienne dans la cheminée de madame Boulicot, femme du garde-champêtre.



Zéphirin, noir de suie, tomba dans l'âtre, sur un lit moelleux de cendres, auquel il dut d'amortir sa chute.

Il sortit de la cheminée, salua madame Boulicot épouvantée, puis disparut sans demander son reste.

Le troisième, connu sous le nom de Gaston, tomba sur l'extrémité d'une planche à laver qui trempait dans un baquet.



La planche bascula, amortissant ainsi le choc, mais en basculant, elle projeta dans le vide un gros morceau de savon de Marseille et une chemise d'homme, qui baignait dans la lessive.

Par un hasard malencontreux, mais plein d'humour, la chemise tomba sur un pauvre gosse qui courait après un papillon, et l'enfant se trouva en un clin d'œil revêtu d'une chemise toute neuve, habillé tout de blanc, comme un prince de féerie.



Un quatrième lapin, Ernest, rencontra dans son ascension involontaire, les pattes d'un canard sauvage et il s'y accrocha, mais pas pour longtemps.

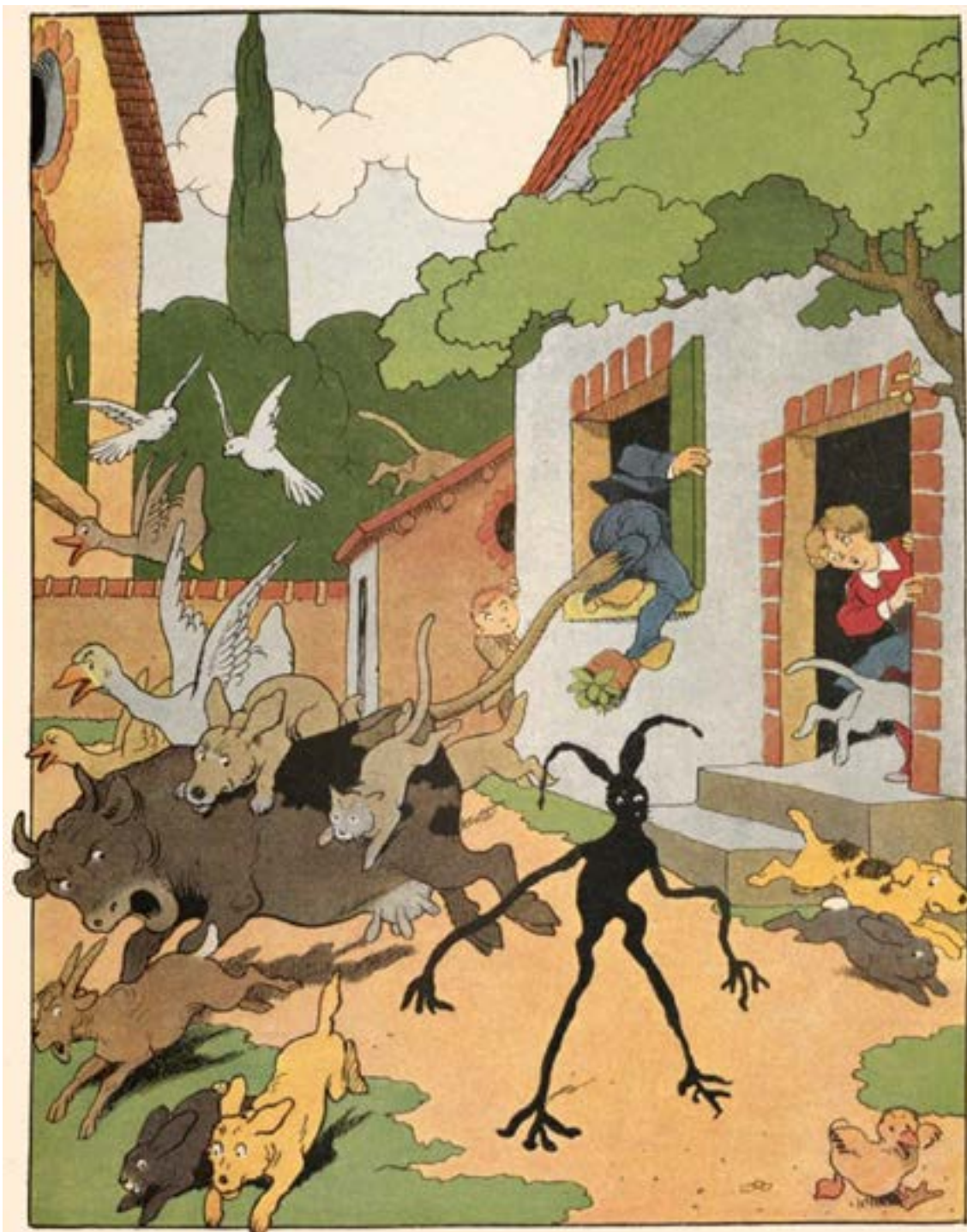
La fatigue lui fit lâcher prise et il tomba dans un récipient de goudron, qu'utilisait un jardinier pour protéger ses arbres de l'invasion des chenilles.



Le brave homme retira du récipient le malheureux Ernest, ruisselant de goudron, puis il l'étendit sur une corde pour le faire sécher.



Le goudron coula lentement par les pattes et gagna le sol, de telle sorte que le pauvre lapin se trouva muni de quatre pattes longues et noires, qui mesuraient au moins un mètre cinquante.



L'action de l'air fit durcir le goudron, et quand le lapin put se détacher de la corde, il ressemblait à un être fantastique et fabuleux.

Ernest trébuchant et clopin-clopant, se mit à marcher sur ces pattes démesurées.

Il traversa ainsi le pays où il obtint tout le succès que méritait cette présentation imprévue sur des échasses d'un nouveau genre.



Amédée le cinquième lapin tomba au beau milieu d'un panier d'œufs ; mais ne se fit aucun mal.

Par exemple, quelle omelette !!...

Une omelette de soixante œufs !!!

À travers la vannerie du panier, un liquide onctueux et jaunâtre se répandait sur le sol.



Fort heureusement Amédée réussit à sortir de sa fâcheuse position, mais il avait le corps couvert de blanc et de jaune d'œuf, sans parler des morceaux de coquilles dont s'agrémentait sa personne.

Un chat et un chien qui avaient assisté à la scène, vinrent lui faire sa toilette en léchant le liquide qu'ils trouvèrent délicieux.

Quand Amédée fut délivré de son enduit, il remercia le chien et le chat, et s'en fut béatement dans la campagne.



Oscar, le sixième lapin, tomba au beau milieu d'une banne, toute remplie encore du raisin de la vendange.



Le raisin écrasé par cette chute, répandit son jus par la bonde du tonneau et coula sur la terre.

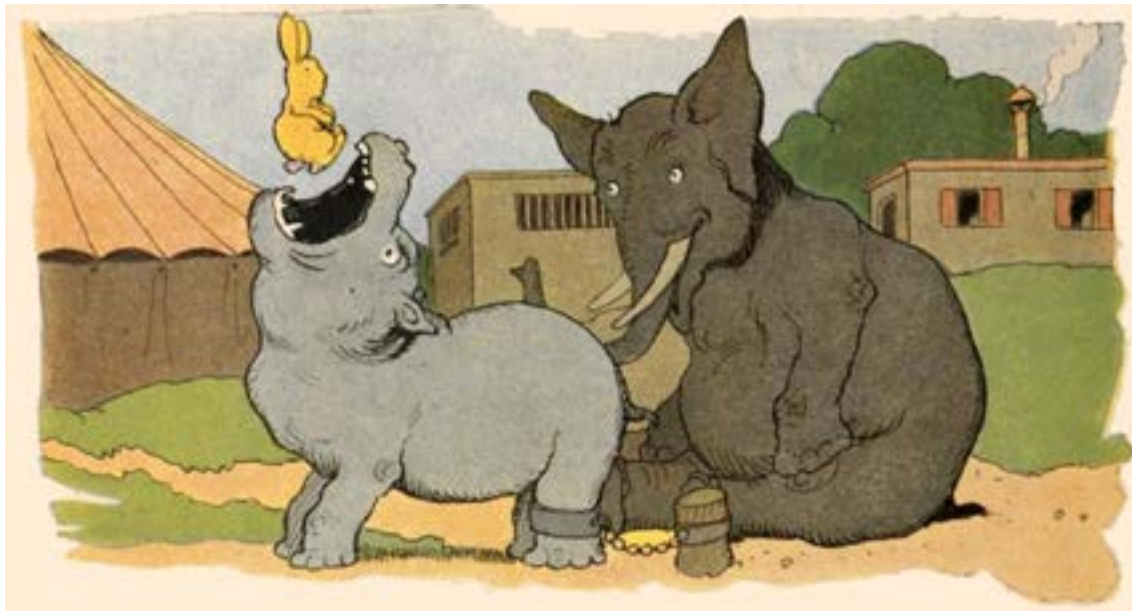
Un vigneron délivra Oscar et le remit sur ses pattes.



Mais Oscar avait bu un rude coup du produit de la vigne et c'est au pied d'un arbre qu'il s'affala en s'endormant d'un profond sommeil...

Quand il se réveilla, la tête lourde et la mâchoire ankylosée, il vit danser devant lui de gros points noirs imprécis.

On dit que le vin réjouit le cœur de l'homme, pensa Oscar, mais certes il ne produit pas, sur les lapins le même effet !



Le septième lapin répondait au charmant prénom de Jules.

Il planait au-dessus d'une ménagerie ambulante, quand les lois de la pesanteur le ramenèrent vers le sol.

À ce moment un hippopotame, gueule ouverte, regardait un avion qui traversait la nue.

Jules tomba en plein dans la gueule du pachyderme, gueule formidable, chacun le sait, et s'engouffra dans son estomac.



L'hippopotame tomba sur le flanc,
étouffé, privé de vie.

Quand le directeur de la ménagerie
vit l'animal sur le dos, il appela un
vétérinaire rompu à la chirurgie,
pour faire l'autopsie de son défunt
pensionnaire.

Une large entaille fut pratiquée par
l'homme de l'art et, aux yeux ahuris de
l'assistance, apparut notre ami Jules,
ravi de revoir la lumière.

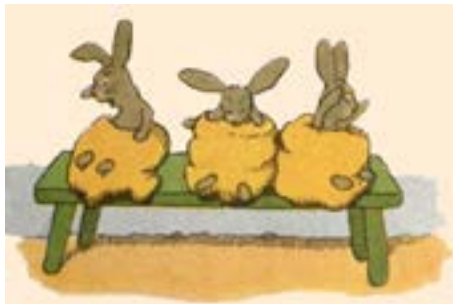


Plus heureux que Jonas caché trois jours dans le ventre de la baleine, Jules ne resta que trois heures dans l'estomac de l'hippopotame.

Il sauta à terre et partit, lui aussi, sans demander son reste.



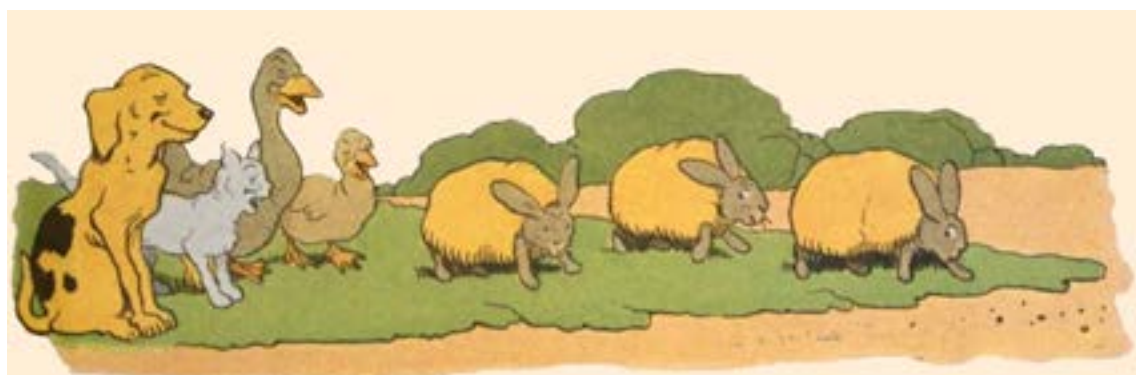
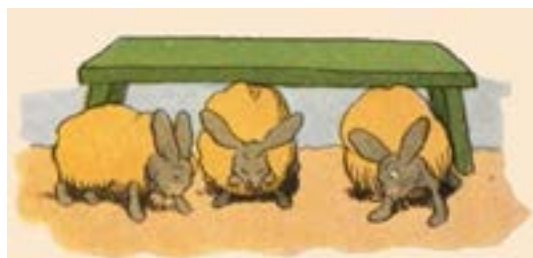
Sous les fenêtres de la fermière, Augustine Durand, trois grosses mottes de beurre s'étaient mollement avant d'être transportées au marché...



René, Honoré et Fortuné les huit, neuf et dixième lapins, tombèrent sur les mottes de beurre, et comme par hasard, chacun sur la sienne.

L'arrière-train de chaque lapin pénétra profondément dans la motte, et, quand les camarades se retrouvèrent à terre sur leurs pattes, ils étaient enveloppés de beurre bien frais.

« Il n'y a plus qu'à nous mettre à la broche » dit avec humour Honoré.



Et c'est dans cet appareil onctueux qu'ils défilèrent sous les yeux amusés d'un chien, d'un chat, d'une oie et d'un canard facétieux.

Ils durent attendre que le soleil de midi fit fondre leur carapace pour recouvrer leur entière liberté.



Les deux derniers lapins qui formaient la douzaine, Fernand et Ferdinand, tombèrent en plein dans la rivière.



Fort heureusement Gédéon n'était pas loin.



Il se précipita au secours de ses amis, il plongea et les ramena sains et saufs à la surface.



Puis il les installa sur son dos, quelque peu évanouis, et les transporta sur la rive.

Arrivés là, Fernand et Ferdinand reprirent leurs sens et racontèrent l'aventure à leur sauveteur.



Gédéon eut tôt fait de rassembler les douze lapins de la mère Blanchon qui, instinctivement, se cherchaient les uns les autres.

Il les réunit et commandant :

« En avant, par file à droite, marche ! »

Et il les ramena triomphant, au domicile de la mère Blanchon, qui pleura des larmes de joie en revoyant ses petits lapins aimés.